

# Un artiste alsacien en Lituanie en 1991

*René Weber*

Mes quelques séjours en pays baltes, alors encore intégrés à l'Union soviétique, ont commencé par une résidence d'artistes en Estonie, à l'automne 1990, puis en Lituanie l'année suivante. Il n'y avait là que des artistes de différentes républiques soviétiques et trois « extérieurs à l'Union », dont moi. Ma découverte du système communiste, déclinant et tirant vers sa fin inéluctable, a été lente



René Weber, Nida 1991.

et compliquée. D'abord pour des problèmes de langue, n'ayant pas encore appris les quelques rudiments indispensables de russe, la langue commune de l'URSS. Quant aux langues baltes, elles m'étaient inconnues, comme le français l'était pour eux. Il ne restait que l'anglais comme moyen de communication avec les quelques artistes qui le parlaient. Évidemment, cela n'aidait qu'en partie à mieux comprendre la marche des choses vue de l'intérieur. C'était par ailleurs l'époque où le pouvoir soviétique mettait la pression sur ces petits États, pensant les empêcher ainsi de lutter pour leur indépendance, avec des privations, en alimentation, en chauffage, en carburant, etc. C'est là que je découvris un système parallèle et souterrain que l'on peut qualifier de marché noir. Les denrées manquantes apparaissaient parfois comme par enchantement, me laissant dans une totale incompréhension quant au fonctionnement de cette société. Notre travail en tant qu'artistes, consistait à produire, peindre, dessiner, sculpter, installer, etc., sans nous préoccuper des charges du quotidien. En cela, c'était l'idéal pour nous, les conditions rêvées pour créer ! Nous avions ainsi exposé notre travail dans un kolkhoze, puis dans une énorme usine faisant partie d'un *kombinat*. Pouvoir ainsi montrer son travail, d'une façon bien organisée, dans de bonnes conditions d'exposition, à un public de paysans et d'ouvriers nous valorisait et prouvait que « *la main à plume vaut la main à charrue* » comme le pensait Rimbaud, et plus tard André Breton.

Il est évident, que ce soit en Estonie ou en Lituanie, qu'il m'était alors difficile d'intégrer dans mon travail un semblant de critique du régime. Quoique un petit peu tout de même !

Si en Estonie nous étions logés dans une sorte de camp en pleine forêt, loin de tout et sans moyens de locomotion excepté quelques bicyclettes agonisantes, il en est allé bien différemment en Lituanie. Là, nous étions dans une

magnifique maison des artistes, près du bourg de Nida, sur l'isthme de Courlande, non loin du musée de Thomas Mann. Cette presqu'île a été un lieu de villégiature



René Weber, *Grand paysage*, huile sur toile.

et de production de plusieurs artistes expressionnistes allemands tels ceux du mouvement *Die Brücke*: Ernst Ludwig Kirchner, Max Pechstein et autres Karl Schmidt-Rottluff, ce qui est déjà plus intimidant pour un artiste alsacien imprégné de ses deux cultures, allemande et française. Il se trouvait là aussi un ancien cimetière protestant, allemand donc, dont les tombes avaient la particularité de ne pas être à l'ombre d'une croix mais d'une sorte de totem archaïque me rappelant quelque peu ma série des « Urtotem », non pas formellement, à part la verticalité, mais par le côté artisanal et ancien, évidemment faux dans mon cas. Ce beau lieu, calme, sous les pins, la mer en arrière-plan et quelques petits bateaux à voile, avait été peint par Lovis Corinth en 1893.

À quelques kilomètres de là, au bout de la magnifique plage, de la longue dune où se promènèrent Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, on se heurtait à la frontière avec la région russe de Kaliningrad, l'ancienne Königsberg d'Emmanuel Kant, dont le franchissement était impossible.

Après avoir essayé un refus d'installer un travail sur cette dune, au motif que des soldats français de l'armée napoléonienne en déroute avaient été tués par là et qu'on pouvait risquer, en creusant, de tomber sur quelque dépouille, j'ai pu faire cette installation sur un bout de plage plus bas, mais du côté de la lagune, vers la terre ferme donc. Le titre « We need Nida » (en anglais, pour la compréhension du plus grand nombre !) et la direction montrée vers cette frontière devaient signifier la volonté d'indépendance de la Lituanie à ce moment-là. Il va de soi que cette « palissade », en même temps « flèche directionnelle », était réalisée grâce aux matériaux trouvés sur place : le bois mis à disposition par un atelier local, les plumes récoltées sur le terrain, etc. C'est la seule réalisation en réaction à la situation politique du lieu que j'aie faite personnellement dans cet endroit. J'ai en revanche participé à l'une ou l'autre œuvre collective plus politique, telle celle consistant à nouer des dizaines de foulards rouges des Jeunesses communistes (*komsomol*) à des pitons dans le petit port de Nida, délabré à l'époque.

Globalement mon travail artistique tourna en général autour de la question

de la nature et de la culture, du vivant et de ce qu'il en reste, donc des traces et de la mémoire, ce qui était très vaste et me permit d'explorer de nombreuses pistes. Comme je travaillais toujours par séries, celles-ci n'avaient jamais de fin, je veux dire qu'elles restèrent inachevées. Il en alla ainsi de *Palermo*, *Indian memories*, *Pièges à traces*, *Paysages* ou *Hochstand*.

Le village d'origine de Nida était surtout constitué de maisons en bois plus ou moins petites, très colorées, ornementées de curieux épis de faitage, non pas en céramique ou en métal comme chez nous en Picardie par exemple, mais en bois peint. Je retrouverai des années plus tard ce même type de décors sur des maisons de style comparable, mais avec de la brique entre les colombages, à Worpsswede, près de Brême en Allemagne, autre colonie d'artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle, devenue célèbre grâce à Paula Modersohn-Becker. Outre ces ornements, de curieuses girouettes (*vėtrungė* en lituanien) se repéraient çà et là. J'en ai réalisé quelques-unes dans un esprit plus archaïque avec des matériaux glanés sur place.

Il m'est assez difficile de déterminer avec précision ce qui a pu m'influencer en Lituanie. Avec le recul, je pense que mes préoccupations ont toujours été à peu près les mêmes. Je pense que j'ai simplement adapté mes thèmes à l'environnement immédiat rencontré dans le pays, comme je l'avais fait dix ans auparavant au Mexique et dans le sud des États-Unis et comme je le fais toujours ici aussi en Alsace. Par exemple, un des éléments de la nature qui traverse depuis longtemps ma production, l'oiseau, est peut-être celui qui est le plus souvent présent. J'en ai réalisé une petite sculpture à Nida, en plâtre avec collage de vraies plumes et emmitouflé dans un cache-nez, symptôme sans doute d'un rhume tenace dont je crois me souvenir.



René Weber, *Corbeau*, plâtre, tissus, plumes, bois.

Bien évidemment l'influence la plus directement visible se trouve dans les dessins réalisés sur place et certaines peintures ultérieures. Là, l'évidence des paysages ne peut pas se cacher et ce thème de la dune plongeant dans la lagune, une végétation assez luxuriante en arrière-plan, éclairée par une faible lune, ou sous un ciel souvent constellé de quelques étoiles rouges, histoire de rappeler au spectateur où se situait ce qu'il avait sous les yeux, m'a longtemps poursuivi ! Comme disait Marcel Duchamp, c'est « *le regardeur qui fait le tableau* ».

J'ai visité en Lituanie tous les musées, monuments, églises et autres que j'ai pu. J'ai vu l'art de l'époque du « réalisme socialiste » en peintures, en monuments de toutes sortes, et la maîtrise technique de ces artistes était souvent remarquable, leur savoir-faire époustouflant. Mais c'était dans le domaine graphique qu'ils avaient été les plus novateurs, du moins aux débuts de l'ère



René Weber, *Girouette*, bois, métal, plumes.

Klucis, letton, un des inventeurs du photomontage et collage, au même moment que certains dadaïstes (cf. les collages de Hans Arp et Max Ernst) et dont le Mamcs<sup>1</sup> de Strasbourg a réalisé une belle exposition il y a quelques années. Il faut noter aussi que les artistes lituaniens, qui allaient devenir célèbres chez nous comme Chaïm Soutine, ou aux USA comme Jacques Lipschitz, et qu'on appelle à tort « l'école russe », avaient fui le pays depuis longtemps. N'oublions pas non plus des artistes plus récents et tout aussi importants tels Jonas Mekas, figure du cinéma underground new-yorkais, et George (Jurgis) Maciunas, un des fondateurs du mouvement Fluxus. Tout cela est et reste le fonds officiel de l'art que je connaissais bien, avant même d'arriver en résidence. Un artiste dont je ne me rappelais que le nom et quelques œuvres n'avait pas connu la doxa soviétique, puisque mort en 1911. Il s'agit de M.K. Čiurlionis. Cependant, bien qu'appréciant son côté disons symbolique, pour faire court, son mysticisme ne pouvait en aucun cas interférer dans mon imaginaire personnel. Non, il faut encore chercher l'influence ailleurs, si influence il y a !

C'est donc aussi pendant cette résidence à Nida qu'est apparu un personnage que j'avais déjà entrevu en Estonie mais qui est devenu plus significatif à ce moment-là. Je veux parler de l'élan (*briedis* en lituanien) qui, de tous les cervidés, porte les plus grands bois et qui m'a vraiment impressionné. Auparavant je ne le connaissais que par photos et cartes postales envoyées par ma femme. C'est à ce moment que j'ai sans doute abandonné le loup qui se promenait dans mes travaux pour m'intéresser à l'élan, mais un élan dont je n'ai gardé que la tête, avec un corps humain, histoire d'allier un peu plus l'humanité et l'animalité. Depuis, j'ai décliné cet être hybride de diverses manières : dessins, collages, sculptures.

Je ne saurais vraiment expliquer mon intérêt pour cet animal ! Toujours est-il que je me souviens encore des craquements des branches cassées par ses bois lorsqu'il traversait en force la forêt, et de sa masse imposante entrevue à

soviétique. Les affiches de ces années-là étaient totalement innovantes. Qu'on songe simplement à Alexandre Rodchenko, aux constructivistes et autres suprématises, tel Kasimir Malevitch dont le *Carré blanc sur fond blanc* est incontournable dans l'histoire de l'art mais qui n'a rien de soviétique ! Bien sûr, ils furent broyés par le système, mais leur influence fut grande aussi chez les artistes baltes. Qu'on pense à Gustav

<sup>1</sup> Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg.

travers le feuillage, les buissons et les ronces. Rien n'avait l'air de pouvoir l'arrêter ! Finalement je le côtoie depuis longtemps, je l'ai apprivoisé, humanisé donc et rendu sympathique, je pense, plus qu'il ne l'est sans doute en réalité ! Il peuple avec d'autres, tels les oiseaux, ma forêt mythique.

Voilà ce que je peux dire de ce que m'a apporté ma résidence en Lituanie. Plus que les artistes du pays, je retiens la nature de cette presqu'île, ses élan et ses oiseaux, ses habitations et ses sculptures totémiques, que ce soient celles des tombes protestantes ou celles de ce qu'on appelle le *folk art*, sorcières et autres habitants des bois, souvent naïfs et mal fichus, mais si impressionnants quand on les rencontre sans s'y attendre au détour d'un sentier perdu. **Quoi !** Une ancienne civilisation occupait donc ces lieux et continue à nous adresser un clin d'œil ou un avertissement à travers les âges et l'espace !



René Weber, *Élans*, céramique émaillée.